



## CRAVATE

Qu'il soit question de peinture, de lettres ou de musique, il n'est pas de jour où l'on entende quelque plainte sur le défaut d'imagination des modernes. Serait-ce pour cette raison qu'au lieu de créer de nouvelles modes, nous semblons revenir aujourd'hui à celles de nos pères, celles-là même que vingt fois nous avons raillées ?

Le pardessus Directoire a triomphé : l'habit de couleur a tenté une réapparition dans les soirées, la culotte et les bas de soie y sont en honneur : nous voyons poindre maintenant la cravate 1830, nouée seulement après avoir fait deux fois le tour du cou : on la porte en satin ou en moire et le *chic*, ou plus proprement parler la *fashion*, consiste à lancer une des pointes en croc vers le ciel, tandis que l'autre reste correctement horizontale.

La cravate n'est pas ancienne dans l'histoire des modes masculines. Elle fit son apparition au XVII<sup>e</sup> siècle seulement. Ce fut, dit-on, un régiment de Croates venu en France, sous Louis XIV, qui amena cette mode. Ces soldats portaient autour du cou, pour se préserver du froid, une bande de linge blanc. On adopta cette mode avec fureur et bientôt personne ne parut en public sans avoir au cou une petite pièce de mousseline, garnie de dentelle, à laquelle on donna le nom de cravate. Louis XIV eut lui-même des cravates de dentelle d'une richesse incomparable. Il créa un *cravattier du roi* chargé de présenter la cravate au maître de la garde-robe et à faire disparaître ensuite les faux plis. Il avait la garde de toutes les cravates, manchettes et dentelles du monarque, et il jouissait à la cour des privilèges des autres officiers de la garde-robe. L'arrangement des cravates prenait beaucoup de temps et demandait un goût raffiné. Après la bataille de Steinkerque, on la noua négligemment, à la *Steinkerque*, parce que, forcés de s'habiller précipitamment pour combattre, les princes n'avaient eu le temps de nouer leur cravate que par un simple nœud coulant. La Révolution de 1789 respecta la cravate, qui devint alors une partie indispensable du vêtement. On la plia d'abord en cachant le sommet en triangle et on lui donna une largeur en rapport avec la longueur du cou : puis on la fit si large que non seulement le cou, mais encore le menton et une partie des oreilles disparaissaient dans la profondeur des plis.

Vers 1835, la mode créa les cols-cravates de crin, qui donnaient à ceux qui les portaient la tournure de militaires en retraite. Elles forçaient la tête à se tenir droite. Comme antithèse, on porta ensuite la cravate à la *Colin*, nouée d'une façon très lâche autour du cou ou retenue par une bague.

La cravate fut quelquefois, sous le règne de Louis-Philippe, un signe de ralliement ; les républicains avaient adopté la cravate rouge et les membres des sociétés secrètes se reconnaissaient à la couleur de la cravate. Plus tard, vint la cravate longue faisant le tour du cou et se ramenant sur la poitrine, où elle était tenue par une épingle. Ensuite, les élégants adoptèrent un mince ruban qui est encore aujourd'hui la cravate de soirée.

À la ville, on porte indistinctement la *La Vallière*, la régente où le plastron ; la mode est aux nœuds plats, car nous ne regardons pas encore comme un décret de la tentative faite pour ramener la cravate 1830.

ROSE COUTURIER.

## ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier

## A TRAVERS LE MONDE.

Bouquinant un jour dans une de ces anciennes rues tortueuses et étroites, presque exclusivement occupées par des marchands de vieilleries dans les grandes villes, je mis la main sur un volume à l'aspect vénérable, relié en cuir jame et vieux de plus de cent ans. L'ayant ouvert au hasard, j'y lus un aphorisme qui serait vraiment terrifiant s'il était pris au sérieux, s'il était exact :

"La vie de l'homme est un tourment perpétuel, un passage continu d'un chagrin à un autre. On a beau sortir victorieux de l'un, on retombe fatalement dans un autre."

Je remis bien vite le volume en place sans même chercher le nom de l'auteur, et je m'enfuis à toutes jambes.

Je n'aime pas ce genre d'élucubration des esprits moroses et chagrins qui semblent s'évertuer à jeter le trouble dans nos pauvres esprits.

Je préfère la charmante devise de LA VIE ILLUSTRÉE : "Me moquant des sots, bravant les méchants, je me presse de rire de tout pour ne pas être obligé d'en pleurer."

Ça, c'est bien dit. Beaumarchais était un grand homme, et pardessus tout, un grand philosophe.

La vie n'est pas tout roses, tant s'en faut, mais elle n'est pas tout épine non plus. Un bonheur constant serait peut-être aussi pernicieux pour nous qu'une affliction continue. Si un mauvais jour arrive, gardons-nous bien de désespérer du lendemain. "Après l'orage vient le beau temps" dit-on.

Chaque état, chaque position, a ses peines et ses joies qui, en se tempérant, nous rendent plus forts pour la lutte et plus aptes pour la jouissance.

À ce propos, je vais raconter deux petites histoires absolument authentiques relatant les tribulations momentanées de deux individus de situations bien différentes : l'un est rossé pour avoir fait une invention merveilleuse, et l'autre est ruiné par suite de l'application d'une invention.

\* \*

M. Joubert est un ingénieur distingué de Paris qui a fait récemment une invention destinée à augmenter la rapidité des voyages en chemins de fer. M. Joubert est heureux. Jouissant d'avance de la gloire et du succès de ses travaux, il songe à d'autres conquêtes. Les journaux spéciaux ont discuté l'affaire sous toutes ses faces et ont prédit un grand succès à l'inventeur. Mais voyez ce que sa réputation lui attira.

L'autre jour, comme il était assis dans son bureau, absorbé par des calculs profonds, et pas plus qu'Archimède lors de la prise de Syracuse, ne se doutant du danger qui le menaçait, un Monsieur bien mis, taillé en hercule et muni d'une canne à l'air respectable, entra subitement sans crier gare.

"Vous êtes monsieur Joubert ?"

L'inventeur se retournant, fait un signe affirmatif.

—Monsieur Joubert, l'ingénieur ?

Nouveau signe affirmatif.

—Monsieur Joubert dont les journaux parlent tant ?

—Je ne sais si les journaux parlent de moi, monsieur, mais je serais heureux de savoir en quoi je puis vous être utile.

—Monsieur Joubert, reprit imperturbablement l'inconnu, monsieur Joubert qui a découvert un moyen de doubler ou même de tripler la vitesse des chemins de fer ?

—C'est moi-même, monsieur.

—Ah, c'est vous, monsieur Joubert !... Ah ! c'est vous, monsieur l'inventeur !...

Et levant sa canne, il se précipita à l'improviste sur le malheureux ingénieur ahuri, avant que ce dernier eût eu le temps de se mettre sur la défensive, et il le roua de coups en continuant :

—La belle invention, ma foi, monsieur l'ingénieur !... Oh, vous voulez que ma belle-mère puisse se rendre à volonté chez moi en cinq ou six heures, tandis qu'il lui en faut maintenant douze au moins. ... Ah ! ah ! voilà qui vous nuira !... Tenez !... Tenez !... Voilà qui vous apprendra à faire de vos belles inventions !... à troubler la vie des malheureux gendres !... Ah ! ah ! ah ! ah !...

Et l'étrange personnage continuait à vociférer et à accabler de coups le pauvre ingénieur.

Le bruit de cette scène avait tout naturellement attiré les voisins qui délivrèrent enfin M. Joubert et remirent l'intrus entre les mains des sergents de ville. C'était un riche négociant nommé Bolivet.

Non, tout n'est pas roses dans la vie de l'inventeur. Il y en a, mais en cueillant les roses, on s'accroche souvent aux épines.

\* \*

L'autre scène se passe dans l'Ouest des États-Unis.

Moseby, qui avait disparu depuis quelques mois, revient un jour à la ville. Peu après, il rencontre un de ses amis qui, constatant son air morose et découragé, lui qui était d'habitude si jovial, lui dit sur un ton plein d'intérêt :

—Quel air triste tu as, mon pauvre Moseby !

—Hélas !

—Quoi, qu'est-ce qu'il y a donc, mon vieil ami ?

—Ruiné !

—Quoi, qu'est-ce que c'est ?

—Une catastrophe financière !

—Mais encore ?

—Ah, mon cher ami, quel malheur ! Imagine-toi que j'avais trouvé une place de receveur sur un pont, pas bien loin d'ici. Les propriétaires étaient très pointilleux : ils prétendaient recevoir jusqu'au dernier cent qui leur revenait, et sans me le dire, ils avaient fait placer une de ces satanées machines qu'enregistrent chaque passage. C'est très ingénieux, tout de même, ces machines. Chaque passage est marqué dans une boîte dont ils ont la clé, et quand ils viennent, ils savent tout de suite combien le receveur doit leur donner d'argent. Pas moyen de les tromper d'une *copie*.

—Ah bah, voyons donc ça !

—Oui, la machine est placée sous la plate-forme à l'entrée, et elle marque un point dans la boîte chaque fois qu'un voyageur met le pied sur le pont. Jusque là, rien à dire, j'avais une bonne paie, c'est tout ce que je voulais. Tout allait donc pour le mieux jusque dans ces derniers temps. Mais voilà qu'un malencontreux chien, un gros terreneuve, vint justement à passer sur la place qui fait jouer le mécanisme, et se mit à se gratter avec une sorte de rage, et tout le jour il faisait le même jeu. Avant que je me fusse douté du dommage, il avait surchargé mon compte pour trois cent cinquante piastres !... Oui, mon ami, je vous le dis, je suis un homme ruiné !... ruiné à plate couture !... et ruiné par la fautive invention et par ce misérable terreneuve.

OCT. CUISSET.

## LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Calino est allé dernièrement en Angleterre.

De retour à Paris, sa femme lui reproche de ne pas lui avoir écrit.

—C'était mon intention, lui a-t-il répondu : mais je ne l'ai pas pu. En arrivant à Douvres, on a jeté l'ancre.

\* \*

À Colorado :

"Vous avez assisté à la séance spirite : est-il arrivé quelque chose d'étrange ?"

—Mais oui. Le médecin est entré en convulsion ; il a annoncé que l'esprit évoqué était l'âme d'un homme qui a été assassiné et que le meurtrier était dans l'assemblée.

—Ah ! ah ! Bien ! Et vous vous êtes tous sauvés ?

—Oui, tous sauvés !

\* \*

Z... le marchand de bière bien connu, a deux filles. Hier, un ami lui fait des propositions de mariage.

—Est-ce pour l'aînée ou pour la cadette ? demande-t-il.

—Pour la brune.

—Ah ! tant pis, fait le marchand, s'oubliant : la blonde mousse bien davantage !

\* \*

Un phénomène physiologique expliqué par un enfant. Le fils d'un fermier cherche à faire comprendre à son camarade de collège comment pousse le blé.

—Ça se fait toujours de la même manière. Après qu'on a semé le blé, on met du fumier dessus. Alors, comme le blé n'aime pas l'odeur du fumier, qui est une odeur désagréable, il s'empresse de sortir de terre et de monter aussi haut qu'il peut pour ne plus la sentir.

## PREMIERS NUMÉROS

—Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.